

Enid Legros

Claude-Lyse Gagnon

Volume 23, Number 91, Summer 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54818ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, C.-L. (1978). Enid Legros. *Vie des arts*, 23(91), 34–35.

ENID LEGROS

Claude-Lyse Gagnon

Dans l'art de la poterie, rien, peut-être, n'est plus beau que la porcelaine fine. Quand la porcelaine ressemble aux plus radieux matins de ces hivers, blancs et bleutés, caressants comme ces yeux de lac qui vous regardent tout doux, vous enchantent et vous font fondre.

Est-ce d'avoir beaucoup contemplé la nacre lisse de l'intérieur de certains coquillages au bord de la mer, près de Paspébiac où elle est née, c'est-à-dire en Gaspésie, qu'Enid LeGros donne maintenant à ses porcelaines ce poli translucide et cette finesse de pâte qui font que ses œuvres sont reconnaissables entre mille? S'est-elle inspirée des iris des marais ou des pierres d'azur pour bleuir avec grand raffinement ses porte-bijoux, ses pendentifs, ses abat-jour de rêve? Car, si j'ai envie de dire que sa porcelaine est douce, c'est justement à cause de la texture délicate qu'elle a mise au point et aussi des couleurs subtiles, presque féériques, flottant entre le lis, le lilas, la fine fleur bleue et rare, empruntant au lapis, sa tendresse, et au saphir, son velouté.

Quand je lui demande pourquoi elle a choisi la porcelaine, cette jeune artiste enjouée, très jolie d'ailleurs — imaginez des yeux de jade, des cheveux de jais, un teint d'albâtre (rien que des matériaux précieux) — me répond: «Peut-être à cause d'un conte que j'ai lu dans mon enfance. C'était l'histoire de deux petites filles. L'une, rousse, appartenait à une famille riche, l'autre, blonde, à une famille pauvre. Leurs parents décidèrent, un jour, de faire un échange parce que les parents fortunés étaient blonds et que, chez les pauvres, toutes les crinières étaient de feu. Finalement, ce fut la petite riche qui fut le plus heureuse chez les pauvres, car il n'y avait pas de maisonnée plus gaie que la leur. Tout le monde y était potier et chacun disait que c'était le plus beau métier du monde. Et puis, aussi, à cause d'autres livres qui racontaient que des marins rapportaient des Indes, à bord de carques portugaises, des vases précieux luisant comme la lune et que d'autres navigateurs se rendaient jusqu'en Chine et en revenaient avec du thé et de fines tasses en porcelaine, aux anses comme des ailes d'oiseaux, qui ravissaient chaque personne qui en recevait.»

Puis, moins romanesque, elle m'expliquera qu'ayant échoué à un examen, elle fut empêchée d'étudier la chimie à laquelle elle songeait et entra à l'École des Beaux-Arts de Montréal. Elle termina son cours sans encore vraiment savoir quel était son élément, le trouva enfin à l'Institut des Arts Appliqués et alla le perfectionner, pendant trois ans, à Paris, à l'Atelier Francine DelPierre.

A peine dans la trentaine, elle a déjà exposé un peu partout à travers le Canada et, aussi, en France, en Italie, aux États-Unis et au Japon, méritant plusieurs prix prestigieux pour la finesse de son art et l'originalité de ses créations.

«Et savez-vous ce qui m'a fait connaître dans mon coin de terre, démentant ainsi le proverbe? dit-elle. C'est la couverture de l'annuaire de Québec Téléphone, en 1975, quand la compagnie a acheté quelques-unes de mes porcelaines et en a publié la photo en frontispice.»

C'est, d'ailleurs, lors d'une exposition, à Toronto, qu'elle a rencontré l'ébéniste David Kindred, maintenant son mari. Ils se sont installés à Paspébiac où elle a grandi. Ils ont maintenant un enfant d'à peine un an.

«Quand j'ai dit à mes parents que je voulais étudier à l'École des Beaux-Arts, ils ne sautaient pas au plafond mais ils ne m'auraient jamais empêché de faire quelque chose que j'aime. Mon père a trop le sens de l'indépendance pour cela et, au fond, ma mère est une artiste. Si j'ai le goût de l'inconnu, mon père avait celui de l'aventure. A seize ans, il quittait son pays, l'Irlande, sans argent, presque sans bagages pour venir tenter sa chance en Gaspésie. Il est entré, comme apprenti, dans les magasins Robin Jones, et a réussi à gagner sa vie. Aujourd'hui, c'est un homme d'affaires. Ma mère vient de l'Anse-à-Beaufils. Il y a longtemps que, dans la famille, nous avons été tous bercés par la mer et influencés par le vent du large!»

L'hiver dernier, alors qu'elle tenait un kiosque au Salon des Métiers d'Art du Québec, dans l'Édifice Bonaventure, de nombreux visiteurs s'arrêtaient devant les montres où resplendissaient ses porcelaines aux couleurs recherchées. La porcelainière gaspésienne a suscité beaucoup d'admiration. Fait intéressant, elle y avait apporté quelques pièces non parfaitement réussies qu'elle ne vendrait jamais, bien sûr — elle est trop perfectionniste pour cela et tient trop à ne donner que le meilleur, — mais simplement pour montrer aux gens la différence entre une œuvre bien achevée, parfaitement faite et une autre qui ne l'est pas, parce qu'il y a eu une erreur dans le cheminement, une distraction quelque part. Et bien, il fallait un oeil averti tout de même pour distinguer le manque minime, la légère faille, le presque invisible défaut. Et, si on le cherchait attentivement, elle riait, se faisant un plaisir de l'indiquer. Je pense qu'elle voudrait dire à toutes et à tous la joie de réaliser une porcelaine réussie, dont elle peut être fière et se souvenir.

«Il est vrai que j'aime les couleurs tendres et que les nuances du bleu me vont au cœur mais, quand je regarde un cerisier en fleur, un reflet de blond dans le sable, un soleil saumoné qui ferme le jour, la mer qui est couleur d'aigue-marine, certains matins, et chartreuse, parfois, je me lance dans des recherches, dans des expériences pour que mes porcelaines prennent les teintes de ce qui m'éblouit; l'on retrouvera aussi une fleur, un oiseau, un symbole à ma convenance. En fait, je vais très souvent aux sources dans la nature et les choses simples.»

Cinq ans d'études à Montréal et trois ans en Europe donneront à Enid LeGros la connaissance des moyens pour fabriquer enfin des objets en porcelaine fine mais, sans sa sensibilité, ces mêmes objets n'auraient pas la poésie qu'ils présentent ni la grâce ni la beauté. Si, déjà, elle a reçu plusieurs prix, ici et à l'étranger, entre autres deux Croix de Chevalier, en France, deux prix Indusmin, à l'Exposition Nationale du Canada, et le prix Design

Canada, il est un diplôme d'honneur qui lui est plus que du velours, celui de la Biennale de Vallauris, terre où chante et fleurit cet art apprécié des maisons royales mais caressé, gardé soigneusement aussi dans chaque foyer où un tel objet prend de l'importance et trouve sa place de choix.

Pour traverser une région ou se rendre d'une frontière à une autre, il est presque indiqué de filer sur les autoroutes où l'on n'est jamais seul et par lesquelles on est vite rendu mais les petits chemins au bord de l'eau, les rangs, le long des champs, offrent plus de fêtes. Avec la porcelaine, Enid LeGros évite la grande circulation, André Gide appelait cela la porte étroite. Dans un sens. Le sens large. Et André Malraux, la voie royale.

A chacun et chacune, sa destinée. Soit, la rose au bois, la fontaine sur la place publique, la folle du logis chez-soi, la musique dans l'air, le bateau à larguer du quai ou à accoster. Du départ à l'arrivée. Non, vice-versa, de l'arrivée au dernier adieu. 

1 à 4. Enid LEGROS
Porcelaines.
(Phot. Gabor Szilasi)

